



N° 17 • Février - Mars 95 10 F

SOMMAIRE

Infos Pratiques
Inscriptions en le cycle, bibliothèques, sessions d'examen... 2

Écrire la clinique
L'écrit, la parole, l'écriture
Sophie Buisson 4
Une adresse...
Alain Farnoux 7

Publications
Entretien avec Bernard Chavrier
Épaves de J.-J. Bergès,
Flamme et le laboratoire 10

Infos Pratiques
Nouveaux étudiants, rentrée 95 12

Agenda 13

Couq à l'âne 15

À propos
Le CFP perdure et continue
Florence Moreau 16

Sélection des noms créés en page 2

SOMMAIRE

Éditorial

Comme le rappelle Thiers* en dernière page, Canal Psy est une publication du département de Formation et de Stratégie Professionnelle de l'Institut de Psychologie. Pour la plupart de ses lecteurs, la notion reste sans doute bien abstraite... mais que, si effectivement étudiants, ils ne connaissent vraiment que le dispositif dans lequel ils sont inscrits, soit que, anciens étudiants, ils aient pas connu cette entité administrativement récente. Son émergence progressive se fera pointer de plus en plus visible dans vos rapports avec l'Université. D'abord parce que, département "universitaire", son défilé par une "non-diplôme" de la psychologie comme les départements de "Clinique et Psychopathologie", de "Social" ou de "Cognitive", il a le poids nécessaire pour rappeler dans toutes les instances de l'Institut les enjeux propres aux usagers de l'Université engagés dans la vie professionnelle. Faute pour que, donnant à des équipes magistrales (le CFP, CFP, Formation Continue), un "circuit" pour travailler ensemble, il permet de dépasser de leurs besoins et de proposer à l'Institut une politique plus cohérente en leur direction (la meilleure coordination des

processus d'adhésion dans les différents dispositifs en est l'un des effets). Il permet aussi, en créant des unités de gestion communes, de valider des domaines d'étude et d'attribuer à une qualité plus professionnelle des services (la plupart des casernes en Canal Psy en sont les meilleurs exemples). Il constitue, enfin, un foyer d'initiative : si forte de moyens il nous fait encore rappeler la mise en place d'un outil télématique ou d'un site intranet. Le projet d'un Diplôme Universitaire de recherche de niveau de cycle permettant à des praticiens déjà diplômés de continuer à travailler avec l'Université sans passer par les contraintes et les limites effectives du DEA est en bonne voie, et nous pouvons vous dire dans le prochain numéro VII d'adhérer à la rentrée prochaine, ce qui est notre objectif. Bref, l'échec de petites équipes de base qui démontrent les cellules osseuses de notre action, il vaut de plus en plus occuper intérieurement le palier intermédiaire entre ces cellules et la dite "grosse machine" "Intrame machine" qu'est devenue l'Université. Cela montre bien que ses usagers en entendent un peu plus...

Alain NOTI HENRI

Canal Psy
ISSN : 2777-2055
Éditeur : Université Lumière Lyon 2

17 | 1995

Écrire la clinique

<https://publications-prairial.fr/canalpsy/index.php?id=2461>

Référence électronique

« Écrire la clinique », Canal Psy [En ligne], mis en ligne le 26 janvier 2021, consulté le 10 juin 2024. URL : <https://publications-prairial.fr/canalpsy/index.php?id=2461>

DOI : [10.35562/canalpsy.2461](https://doi.org/10.35562/canalpsy.2461)

SOMMAIRE

Alain-Noël Henri
Édito

Dossier. Écrire la clinique

Sophie Boutin
L'écoute, la parole, l'écriture

Alain Ferrant
Une adresse...

Publications

Bernard Chouvier et Sabine Gigandon-Vallette
Des hommes et des œuvres

À propos

Patricia Mercader
Le CFP prépare sa rentrée

Édito

Alain-Noël Henri

TEXTE

- 1 Comme le rappelle « l'ours » en dernière page, *Canal Psy* est une publication du département « Formation en Situation Professionnelle » de l'Institut de Psychologie. Pour la plupart de ses lecteurs, la notion reste sans doute bien abstraite, soit que, actuellement étudiants, ils ne connaissent vraiment que le dispositif dans lequel ils sont inscrits, soit que, anciens étudiants, ils n'aient pas connu cette entité administrative relativement récente. Son émergence progressive se fera pourtant de plus en plus sentir dans vos rapports avec l'Université. D'abord parce que, département « transversal », non défini par une « sous-discipline » de la psychologie comme les départements de « Clinique et Psychopathologie », de « Sociale » ou de « Cognitive », il a le poids nécessaire pour rappeler dans toutes les instances de l'Institut les enjeux propres aux usagers de l'Université engagés dans la vie professionnelle. Ensuite parce que, donnant à des équipes naguère isolées (FPP, CFP, Formation Continue), un creuset pour travailler ensemble, il permet de dégager peu à peu une vision d'ensemble de leurs besoins et de proposer à l'Institut une politique plus cohérente en leur direction (la meilleure coordination des processus d'admission dans les différents dispositifs en est l'un des effets). Il permet aussi, en créant des outils de gestion communs, de réaliser des économies d'échelle et d'aboutir à une qualité plus professionnelle des services (la duplication des cassettes ou *Canal Psy* en sont les meilleurs exemples). Il constitue enfin un foyer d'initiative : si faute de moyens il nous faut encore reporter la mise en place d'un outil télématique ou demain multimédia, le projet d'un Diplôme Universitaire de recherche de niveau 3^e cycle permettant à des praticiens déjà diplômés de continuer à travailler avec l'Université sans passer par les contraintes et les limites d'effectifs du DEA est en bonne voie, et nous pourrons vous dire dans le prochain numéro s'il démarre à la rentrée prochaine, ce qui est notre objectif. Bref, fédérant de petites équipes de base qui demeurent les cellules

essentielles de notre action, il vient de plus en plus occuper utilement le palier intermédiaire entre ces cellules et la déjà « grosse machine » qu'est l'Institut, sans parler de « l'énorme machine » qu'est devenue l'Université. Cela méritait bien que ses usagers en entendent un peu parler....

AUTEUR

Alain-Noël Henri

IDREF : <https://www.idref.fr/083014993>

ISNI : <http://www.isni.org/0000000077325074>

BNF : <https://data.bnf.fr/fr/14609017>

Dossier. Écrire la clinique

L'écoute, la parole, l'écriture

Sophie Boutin

DOI : 10.35562/canalpsy.2466

PLAN

Clinique : pratique d'écoute

La nécessité d'écrire

Écriture et symbolisation

L'écriture désymbolisante

L'éthique de la transmission

TEXTE

Clinique : pratique d'écoute

- 1 La clinique s'élabore à partir d'une pratique d'écoute. Écoute d'un patient qui raconte, dit ce qui le fait souffrir, comment il souffre et aussi le donne à voir, à entendre alors que sa souffrance même est pour lui inarticulable : signes d'angoisse, symptômes somatiques, repli autistique, etc.
- 2 L'écoute du clinicien met en jeu deux axes :
 1. **Un axe diagnostique** – qui est lecture des signes d'une souffrance psychique. Cette lecture distingue ce qui relève d'un mal de vivre propre au patient, ce qui appartient à la difficulté de vivre pour tout homme, ce qui tient aux conditions extérieures ou à des causes externes. Cette lecture opère aussi des tris, des évaluations entre ce qui peut faire l'objet d'un travail clinique ou ce qui ne peut être pris en compte. Prenons un exemple : une difficulté de lecture chez un enfant de six ans ;
 - a. Elle peut être le symptôme d'une souffrance psychique.
 - b. Elle peut être une difficulté instrumentale mettant en cause les conditions d'apprentissage de la lecture.
 - c. Elle peut révéler des troubles de la sensorialité ou de la psychomotricité.

2. L'écoute clinique se structure à partir de la demande d'aide du patient. Elle est ouverture d'un espace de parole autorisant l'avènement d'un sens là même où le patient se plaint de l'absurdité, l'inanité, l'inacceptabilité actuelle de ce qui lui arrive. Cette ouverture est l'**axe thérapeutique** de l'écoute clinique.
- 3 Cette écoute qui ouvre un espace de parole permet le déploiement des signifiants propres à un sujet, la mise en ordre et en mouvement des événements de son histoire, l'émergence des souvenirs conscients et inconscients qui donnent sens aux symptômes actuels. Écoute qui se déploie dans le champ d'une relation transférentielle. Transfert que porte et supporte le clinicien dépositaire pour un temps des fragments d'histoire, des signifiants, des projections de celui qui tente de s'expliquer avec lui-même et ce qui lui arrive.

La nécessité d'écrire

- 4 L'écriture s'impose souvent comme condition nécessaire à la mise en œuvre d'un travail clinique rigoureux. Il n'y a pas de lecture diagnostique possible sans une référence implicite ou explicite à une écriture des signes cliniques, à une mise en ordre écrite de ces signes. Dans les institutions où le clinicien travaille, il est généralement demandé d'écrire l'évaluation diagnostique des enfants ou des adultes consultants.
- 5 Il ne s'agit pas d'un travail purement formel. L'expérience clinique nous apprend qu'aucun acte d'écriture n'est sans conséquence. L'écriture fait trace. Pas seulement sur le papier : elle fait trace dans le cheminement de la pensée du clinicien, dans le cheminement de son écoute propre et dans les orientations même de son écoute.
- 6 Elle fait trace, elle trie, elle précise, conçoit et aussi censure, rejette, refoule. Parce qu'elle participe d'un travail d'élaboration, elle participe aussi d'un travail de refoulement. Nommer une structure psychique, donner une interprétation diagnostique des faits racontés, des dires d'un patient met en œuvre les déterminations symboliques qui structurent les liens entre la réalité psychique et la réalité sociale.
- 7 Plus nous recevons des personnes fragiles du point de vue de la structuration subjective plus l'incidence de la détermination symbolique de l'écrit diagnostique est forte.

- 8 L'écoute proprement thérapeutique place aussi le clinicien dans la nécessité d'écrire – dans un premier temps pour soutenir son écoute propre du patient. Il s'agit d'annotations, fragments de cure, de séances, d'entretien, qui impliquent d'abord le clinicien lui-même dans sa capacité à entendre, recevoir le dit et le non-dit de celui qui parle.
- 9 Cette écriture est souvent directement en prise avec la parole du patient : elle obéit – sans que le clinicien en ait toujours conscience – à la nécessité d'inscrire une trace à propos d'événements racontés qui n'ont pas pu trouver d'inscription symbolique vraie. (Certains enfants peuvent demander au clinicien d'écrire une lettre sur leur dessin, ou de dessiner une forme comme un bonhomme, un chapeau... un mouton !)
- 10 Cela peut être aussi la nécessité d'enregistrer avec précision certaines dates, d'écrire les rêves racontés, d'annoter des mots dont l'effet de résonance impose leur inscription pour une lecture signifiante.
- 11 Le travail d'écoute et d'écriture ne va pas sans peine et sans douleur parfois pour le clinicien quand il se fait dépositaire d'une histoire qui a été défaite de ses bornes historisantes, effacée dans ses dates, annulée dans ses inscriptions temporelles sous les coups des traumatismes.
- 12 Il s'agit là de répondre à la demande inconsciente d'un sujet en souffrance qui cherche à émerger du magma d'une existence sans limites, où les générations et les corps se confondent dans l'implacable répétition du destin.
- 13 Ce n'est pas à partir de ce qu'il observe, comprend, sait, que le clinicien écrit alors, mais plutôt à partir de ce qui fait résonance tout en demeurant énigmatique.
- 14 Tout clinicien fait l'expérience qu'à la relecture de notes prises sur le vif, d'une écriture quasi automatique, disons d'une écriture flottante, il se met à entendre ce qui dans le moment présent de son écoute avec son patient ne l'avait pas consciemment touché, lui avait même échappé. Il est mis alors à l'épreuve de sa propre division subjective. L'écriture est alors interprétante de sa propre écoute.

- 15 Il serait absurde et inacceptable du point de vue de la pratique clinique de croire en une écoute qui serait enregistrement pur et exhaustif du dire du patient.
- 16 Écouter quelqu'un met à l'épreuve de la parole et celui qui écoute et celui qui parle. La parole met en mouvement la division entre sujet de l'énoncé et sujet de l'énonciation.
- 17 Elle sollicite le transfert, c'est-à-dire la division interne au sujet de l'énonciation, division entre l'instance moïque, l'instance surmoïque, et le « je » qui cherche à advenir du « ça ». La mise en mouvement de la parole fait de tout « enregistrement » une violence qui rabat dans la mise à plat de l'énoncé la dynamique de l'énonciation.
- 18 Cette dynamique suppose que la parole autorisée par l'écoute du clinicien opère dans et par les effets de résonance – de vérité – de ce qui se dit, s'entre-dit, sans le savoir.

Écriture et symbolisation

- 19 Écrire répond à une exigence de symbolisation de la pratique clinique. La clinique du sujet parlant est écoute de ce qui s'énonce de singulier, de propre à l'histoire du patient. Mais il n'y a pas de singularité signifiante sans référence à ce qui appartient à l'ensemble des sujets, à l'universel. Chacun demande à être reconnu dans son appartenance à la communauté humaine à partir de ce qui fait, pour lui, le plus question. L'écoute clinique se tient dans cette tension symbolisante entre le « je » singulier et le « nous » de la communauté. Pas de « je » sans référence à un « tu » et à un « **nous** ».
- 20 Cette tension symbolisante s'actualise précisément dans l'écriture des cas cliniques.
- 21 Nous connaissons tous les cinq cas cliniques de FREUD, récit de cure entièrement ordonné à un impératif d'**enseignement** de la pratique clinique. Le cas Dora par exemple, est le récit d'une cure dans toute sa singularité. Ce récit permet la symbolisation psychanalytique du concept d'hystérie jusqu'alors utilisée comme notion de psychiatrie. Le cas Dora n'est pas une illustration objectivante de l'hystérie. Il est un cas qui ne cesse depuis qu'il est écrit d'interroger les psychanalystes sur le concept de l'hystérie et la pratique de la cure

avec des patients hystériques. La symbolisation du cas loin d'être un enfermement dans des données objectives qui donneraient une forme totalitaire au savoir clinique est une articulation toujours en œuvre du savoir théorique et de la vérité du sujet.

- 22 L'écriture est la médiation par excellence de cette articulation entre savoir et vérité.
- 23 Chaque clinicien appuie son expérience clinique sur un travail de théorisation, travail qui permet que la pratique clinique se dégage de l'improvisation pure, de l'imprécision, de l'aliénation au préconçu, aux jugements *a priori* du clinicien, ou aux certitudes réactionnelles à ce qu'il a entendu mais ne supporte pas : plus le dire d'un patient éprouve le clinicien, plus celui-ci est tenté de comprendre vite et bien, c'est-à-dire d'enfermer dans un savoir *a priori* ce qui se cherche en l'autre.
- 24 L'écriture peut introduire une véritable mise en suspens du jugement *a priori*. En cela elle participe du **temps** de la symbolisation.
- 25 Écrire est la médiation même de la conceptualisation. Le passage aux concepts qui structurent toute pratique clinique exige la mise en œuvre de l'écrit. La conceptualisation est non seulement travail de théorisation d'une pratique clinique mais structure le rapport au temps de l'écoute.
- 26 S'il faut beaucoup de temps pour qu'un enfant autiste émerge de ses habitudes autistiques pour se signifier à un autre, ce temps qui se donne apparemment comme indéfini, répétitif, « **intemporel** », dans le rythme même des séances, prend véritablement sens de temps structurant du sujet par le travail d'écriture du clinicien à l'écoute de cet enfant. Écriture qui travaille à une « mise en conception » des signifiants propres du sujet.
- 27 L'écriture qui peut paraître plus théorique, au service d'une théorisation de la pratique, n'est pas non plus sans incidence, sans effets sur la pratique d'écoute. Le clinicien est enseigné par ceux qui lui parlent et ce qu'il symbolise à partir de son écoute se transmet aussi à ceux qui lui parlent et d'une certaine façon l'accompagnent dans ce travail d'élaboration.

- 28 Si la parole se déploie dans le transfert, l'écriture conceptualisante œuvre dans et par la transmission, ceux qui nous parlent « entendent » aussi la mise en forme et en ordre que nous mettons en œuvre dans nos écrits personnels.

L'écriture désymbolisante

- 29 Cependant, l'écriture peut être pervertie dans sa fonction de symbolisation. Elle peut être alors une construction au service d'une représentation totalitaire, d'un savoir objectif qui dépossède le patient de sa propre parole.
- 30 Ce qui met en œuvre un tel rapport à l'écriture est de l'ordre d'un désir de pouvoir sur l'autre, de maîtrise imaginaire de la parole de l'autre, jamais absent du rapport inter-humain et particulièrement risqué dans la relation dite psychothérapeutique.
- 31 Cette écriture se défait d'une éthique rigoureuse **de la transmission**. Elle est faite pour donner à voir ou faire valoir. Comme si la production en tant que telle justifiait du sérieux du travail, de la compétence du thérapeute !
- 32 Écouter quelqu'un pour prendre possession d'une notion ou d'un concept pervertit et la clinique et la théorisation de cette clinique. Le pire c'est que les « patients » peuvent se prêter à cette observation tant il est vrai qu'être l'objet de quelqu'un, s'aliéner au discours de l'autre est une façon de trouver sa consistance ! Mais au mieux les patients qui désirent parler s'arrêtent de le faire et se réfugient dans un mutisme qui pourra éventuellement faire l'objet d'une observation clinique !

L'éthique de la transmission

- 33 L'écriture est toujours liée à la publication même si elle ne sort pas des carnets du clinicien qui ne publie pas ses écrits.
- 34 Elle est liée à la publication de deux façons. La première, du fait qu'écrire est toujours plus ou moins une réponse à un texte lu, donc publié. Mais encore elle est – quelle que soit sa destinée effective – susceptible d'être lue par d'autres, et dès lors toute écriture s'inscrit dans le domaine public. En particulier lorsqu'elle sert à la constitution

d'un dossier qui peut circuler au sein d'une équipe et parfois ailleurs que dans le service où ces dossiers sont écrits. Les écrits peuvent être lus par d'autres que le ou les cliniciens directement concernés et cette lecture dessaisit le clinicien de sa production, elle ne lui appartient plus en propre.

- 35 Ce dessaisissement, cette circulation de l'écrit, cette transmission fait que ce qui a pu prendre forme à partir d'un espace **privé**, d'un espace intime, d'une parole qui touche la vie privée, intime, d'un sujet, se déploie dans un espace public, un espace institutionnel, social.
- 36 Ce déplacement qu'opère l'écriture du privé au public structure la relation clinique à condition toutefois que ce déplacement se réalise dans le respect d'une éthique de la transmission (cf. plus haut). Éthique qui interdit d'écrire tout ce que dit un patient, **tout** ce qu'on a observé de lui, non seulement parce que le passage à l'écrit rend impossible le tout de l'expression, mais encore parce qu'un tel passage se confronte à l'exigence du respect de l'espace privé de quelqu'un. Cette exigence doit interdire de divulguer les notes de ce qui appartient effectivement à la vie intime, aux secrets familiaux. Ils peuvent être confiés à un thérapeute, ils ne peuvent pas être publiés, pas plus qu'ils ne peuvent faire l'objet d'une information sur la scène institutionnelle. Quand FREUD écrivait à partir de cas cliniques il attendait pour publier que des années soient passées pour que les faits rapportés ne soient plus identifiables à une personne donnée dont il censurait, bien entendu, le nom. Et il prenait soin le plus souvent de demander l'autorisation à ses patients de publier ce qu'il avait appris d'eux.
- 37 Ces règles strictes garantissent les conditions nécessaires à l'écoute clinique, à son articulation écrite, à sa théorisation.

AUTEUR

Sophie Boutin
Psychanalyste

Une adresse...

Alain Ferrant

DOI : 10.35562/canalpsy.2468

TEXTE

- 1 Écrire est toujours une façon de s'adresser à un ou plusieurs autres. Quels que soient les destinataires de l'écrit, soi-même, un collègue, une équipe ou public anonyme, il y a la constance d'un mouvement vers le dehors, un ailleurs dans lequel le texte ou les notes trouveront non leur lieu définitif ou leur tombeau mais la matière d'un nouvel élan.
- 2 On ne jette pas quelques notes sur la page comme on compose un texte destiné à être publié. De même on ne rédige pas le compte rendu d'une séance pour soi comme on écrit pour une équipe ou un collègue. Mais il y a au fond le même mouvement qui, par l'acte d'écriture et indépendamment de ses destins, annule un espace vide et lui substitue une forme pleine. Que l'écriture s'approche d'une sorte de fétichisation peut se concevoir dans le cadre de l'espace littéraire. Cela n'apparaît pas toujours à l'évidence lorsqu'on s'occupe de l'écriture comme instrument de travail, outil de communication ou simple trace qui vient suppléer aux failles de la mémoire. Ces différences nécessaires et dont on doit mesurer l'impact reposent pourtant sur le même en roulement complexe que M. BLANCHOT désigne comme « fascination de l'absence de temps ». Paradoxalement écrire implique à la fois un mouvement de retrait, le sujet se détachant de ce qui s'objective sur la feuille, et une avance, une adresse, qui visent un ou plusieurs autres.
- 3 Je retiendrai schématiquement trois catégories par ordre croissant de complexité.
 - Le compte rendu dans le cadre d'une équipe de travail, destiné à être lu par d'autres mais non publié ;
 - La prise de notes à usage privé ;
 - Le texte destiné à la publication, travail universitaire ou article.

- 4 Rédiger un compte rendu à la suite d'une consultation, d'un bilan psychologique ou dans le cadre d'un protocole d'observation confronte parfois le psychologue (étudiant ou professionnel) à un redoutable dilemme. Il s'agit, le plus souvent, de faire le tri entre ce qui est signifiant et ce qui l'est moins. La parade la moins glorieuse, mais la plus fréquente, consiste à s'en tenir à un récit détaillé, presque sténographique, de l'échange. Le rempart d'objectivité qu'on dresse alors, comme une chape pseudo-scientifique, est loin d'être insignifiant. En se réassurant apparemment à bon compte et en jugeant que ce qu'il ne distingue pas lui-même sera saisi par un autre, le psychologue informe pourtant le lecteur potentiel. Il est certes quelquefois difficile d'émettre un avis ou une hypothèse après avoir rencontré un patient. Très souvent les étudiants consignent le plus d'éléments possible en laissant au responsable de leur stage le soin d'interpréter ce qu'ils ont soigneusement noté. On peut, dans ce cas, louer leur prudence. Mais la forme sténographique qu'ils donnent à leur travail contient une information. Elle renvoie le plus souvent à une certaine confusion, un noyau opaque qui surgit dans l'entretien ou l'observation comme effet d'une construction commune entre le sujet et son objet d'investigation. Cette opacité relève autant du modèle défensif élaboré par l'observateur que de la distance anxieuse mise en œuvre par le ou les personnes observées. La clarté formelle du compte rendu apparaît ainsi d'autant plus suspecte qu'elle tend vers une lisibilité parfaite. Ce qui se donne alors comme scrupulosité scientifique renvoie à une tendance confusante qui noyaute le texte. On repère ici une modalité d'allure obsessionnelle qui lutte par une sorte d'interdit du toucher contre un fantasme de contamination incestueuse. C'est l'autre, équipe, collègue ou maître de stage, qui saura voir clair et fera glisser le scalpel du savoir. L'auteur, lui, s'est précautionneusement absenté.
- 5 Tout le monde peut se tromper : l'erreur est toujours source d'enseignements. Lorsque le psychologue, stagiaire ou non, prend le risque de s'engager dans le compte rendu qu'il rédige en émettant une ou plusieurs hypothèses et en rassemblant un certain nombre de faits qui lui paraissent signifiants, il montre à l'évidence qu'une mobilisation suffisamment représentable s'est produite durant la séance ou le temps d'observation. Il peut écrire comment il « sent » ou « pense » que cela s'est mobilisé sans pour autant savoir

précisément « ce » qui s'est mobilisé. Il ouvre donc un champ associatif – différent du premier qui se donnait, lui, dans une lisibilité absolue – en forme d'adresse à un autre et qui appelle son commentaire. S'instaure ainsi un processus de subjectivation qui implique un sujet se sachant engagé sans trop de précision mais sans confusion. C'est ce que je désignerai comme travail de transposition. Par la mise en œuvre d'une adresse à l'autre impliquant une position subjective assumée le « psy » dessine les contours d'un nouveau cadre pour remettre en travail ce qui a transité entre le « patient » et lui. Il ouvre un espace psychique « méta », transposition de l'espace dégagé dans la consultation ou l'observation, offrant dès lors à d'autres, comme à lui-même, de le parcourir à leur tour.

- 6 Le compte rendu sténographique ferme paradoxalement le processus de transposition. Il permet d'inférer des mécanismes de mise à distance mais ne renseigne pas sur leur origine spécifique. Il témoigne surtout d'un mutisme de l'auteur qui se refuse, en tant que sujet, à courir le moindre risque d'engagement. Inversement l'hypothèse, même fautive, est une précieuse indication. Elle est porteuse de sens car elle se donne d'emblée comme discutable. C'est dans la confrontation et la discussion d'hypothèses différentes, parfois contradictoires, que se dessine le travail de pensée et de mise en représentation des processus psychiques.
- 7 Cette position s'avère particulièrement justifiée lorsque le « psy » rédige des notes pour lui-même. Que ce soit dans la perspective d'un travail écrit ultérieur ou pour saisir et conserver un moment relationnel particulièrement intéressant, le « psy » s'écrivant à lui-même s'adresse toujours à un autre. Ce qui est obscur dans l'instant peut s'éclairer plus tard et la conservation par écrit est une façon combative de se protéger d'un refoulement prompt à intervenir. Il n'est cependant pas utile de tout noter. On est en effet frappé par le fait que la mémoire renâcle à travailler autour d'un texte trop lisible. Elle s'empare au contraire des bribes ou des fragments qui renvoient à l'état émotionnel de l'auteur. Le travail de psychologue confronte à cette surprise quotidienne : dès que le patient s'installe et parle, son histoire nous est à nouveau disponible. La remémoration des détails de son enfance est aisée comme le rappel d'éléments précis des toutes premières séances. Cette souplesse étonnante tient

en partie à l'absence d'efforts du thérapeute pour retenir ces différents éléments.

- 8 Les notes rédigées à des fins personnelles sont d'autant plus « parlantes » qu'elles comportent cet élément subjectif qui signe la présence effective de l'auteur. Mais on ne s'écrit pas sans raison. Remarquer qu'on s'adresse à soi-même comme à un autre, ce qu'on sera au moins en partie le lendemain ou quelques mois plus tard, n'est pas suffisant. Cet écrit jette un pont entre soi et soi dans le travail de transposition nécessaire à l'élaboration mais la question semble plutôt se poser ainsi : pourquoi écrit-on certaines séquences et pas d'autres ? C'est probablement par cette voie que la remarque de M. BLANCHOT prend toute sa valeur. La « fascination de l'absence de temps » se charge ici d'une signification spécifique. Il n'est pas absolument certain que la prise de notes soit radicalement différente de la création de l'œuvre littéraire. Le traitement ultérieur d'élaboration les différencie mais leurs sources sont assez proches sinon communes. L'acte d'écriture surgit en effet d'un éprouvé de vide plus ou moins présent à la conscience. Il y a, à l'origine du besoin d'écrire, la sensation d'un vertige qui provient de ce que l'auteur se perd, s'échappe à lui-même dans une forme d'aporie de ses propres capacités représentatives. C'est un besoin plus qu'un désir. Une main s'empare de cet instant de vertige, se saisit du trouble et entreprend de le traiter. L'exigence de domptage de cet éprouvé vertigineux, priorité de toute vie psychique, opère par une emprise qui vectorise doublement la source. D'une part elle bloque et d'une certaine façon tue le silence et l'absence de temps. D'autre part elle fournit le palier sur lequel viendront plus tard s'appuyer les effets de style et l'essentiel du travail de transposition. Dire qu'on écrit sur ou dans un moment de malaise ne rend pas totalement justice à l'expérience de vacillement identitaire initiale. L'écriture impose une forme là où le vide s'est ouvert et a menacé l'intégrité de l'auteur. Cette forme conserve, en elle-même, les traces des conditions de son émergence. L'écriture est une manière de meurtre. En ce sens elle recèle un grand pouvoir de fascination parce qu'elle brille comme un fétiche. La brillance du mot renvoie ainsi à son envers angoissant et violent.
- 9 Dès que l'acte d'écriture a permis le domptage de l'expérience par emprise de la main psychique, se profile la nécessité d'une mise en forme. Le style a pour tâche d'animer le socle établi. Cette animation

insufflé un mouvement qui prolonge le geste de domptage en le liant au travail représentatif. Le travail de façon, comme on dit en couture, se conjoint ici avec la transposition. C'est désormais à la stylistique et ses effets rhétoriques que revient la fonction d'adresse : faire partager à d'autres, dans un espace psychique élargi, le processus de mise en représentation.

- 10 Cette dernière perspective amène naturellement à évoquer le troisième cas de figure annoncé. La publication destinée au public ou à un jury universitaire implique une mise en forme particulière : le secret et l'adresse du style.
- 11 Le secret apparaît comme impératif catégorique de toute publication y compris dans le cadre restreint de l'université. Quels que soient les sujets de l'étude, enfants, malades mentaux chroniques ou adultes en pleine possession de leurs moyens, leur identité doit être respectée et préservée. On peut s'étonner à juste titre de devoir énoncer pareille évidence mais l'expérience montre que de nombreux travaux universitaires oublient ou négligent cette précaution élémentaire. Il n'est pas forcément agréable, même si quelquefois le narcissisme y trouve son compte, de se découvrir ou de découvrir des proches pris comme objets d'études. L'enseignant veille, particulièrement en clinique où le champ d'investigation s'étend aux destins de l'intrasubjectif et de l'intersubjectif, à ce que l'auteur transforme suffisamment l'identité et les circonstances pour les rendre méconnaissables. Cette précaution n'est pas toujours simple à respecter dans des limites qui ne déforment pas trop le sens profond de l'observation. On a alors recours à des procédures classiques : changement du prénom et du nom, modification des lieux et des indications professionnelles. Des transformations plus sophistiquées peuvent être introduites : inversion chronologique entre présent et passé, désignation d'un même sujet sous des identités différentes ou, à l'inverse, amalgame sous une seule identité « romanesque » des caractéristiques communes à plusieurs sujets. Ces constructions sont complexes et inutilement lourdes dans le cadre d'un travail universitaire. Elles sont parfois nécessaires pour une large publication ou l'enseignement. L'essentiel est de rendre méconnaissable la véritable identité du ou des sujets.

- 12 Les travestissements imposés risquent d'outrepasser leur mission et de distordre la clarté nécessaire à la démonstration. C'est ici qu'interviennent le style et l'ensemble des informations qu'il véhicule. Chacun n'est pas forcément styliste et le travail universitaire ou la publication n'ont pas à rivaliser frontalement avec l'œuvre littéraire. Chacun, pourtant, doit s'efforcer de faire preuve d'une certaine adresse de style. Nombreux sont les travaux universitaires qui pèchent par manque de lisibilité. La généralisation des logiciels de traitement de texte avec correcteur orthographique « soigne » une première série de difficultés. Mais ces machines sophistiquées sont totalement impuissantes à l'égard du style.
- 13 La rigueur d'une démonstration, la clarté de l'exposé voire l'élégance d'un texte ne sont jamais données d'emblée sauf, exceptionnellement, à ceux qui sont tombés dans la bonne marmite quand ils étaient petits... Le style est d'abord affaire de travail. Proche de la rigueur exigée du sculpteur, du peintre, du musicien ou du danseur, il s'agit chaque fois, devant le texte « brut » achevé, de retrancher ici, d'ajouter là et de suspendre ailleurs. Ce qui est ainsi visé ne se confond pas avec une perfection inaccessible – lorsque confusion il y a, le texte n'est jamais publié ou présenté et reste en devenir dans les limbes de la stylistique. Il s'agit de faire vivre les mots et les phrases autrement que par leur seul contenu. Le style est le corps du mot, son rythme, son mouvement. Il est la marque d'une certaine adresse qui, loin de s'enfermer dans un tourbillon autistique, invite à entrer dans la danse.
- 14 Le texte brut non travaillé caractérise de nombreux travaux universitaires. Il implique chaque fois une lecture âpre, heurtée et du coup irritante. Quelque chose n'est pas fini : le travail est incomplet plutôt qu'inachevé. Lorsque le texte fait preuve d'une certaine adresse de style son inachèvement appelle les processus associatifs du lecteur dans une sorte de ballet mutuel. Les cas cliniques publiés par FREUD, et dont certains datent d'un siècle, continuent de susciter commentaires et interprétations. Cette poursuite du travail, loin de renvoyer à une quelconque défaillance de la nécessaire objectivité scientifique, signe en fait l'exigence de continuité et de transposition de toute vie psychique. C'est justement cet inachèvement qui valide leur profondeur clinique. À l'inverse, le manque d'adresse renvoie à une forme de blocage et, plus

profondément, à une défaillance du processus. Il ne suffit certes pas d'asséner que ce qui se conçoit bien s'énonce clairement car il faudrait pouvoir démontrer ce qu'est un « bien conçu » dans le domaine de la psychologie clinique. Si on prend en compte la dynamique de l'inconscient on s'aperçoit vite que le « bien conçu » ne renvoie pas à une lisibilité absolue mais plutôt à un enchaînement complexe de procédures primaires, secondaires et tertiaires. De même, la clarté de l'énoncé, telle qu'elle s'illustre dans les comptes rendus sténographiques, ne rend pas automatiquement compte d'une organisation de pensée suffisamment différenciée.

- 15 Le manque d'adresse du style témoigne plutôt d'un renoncement de l'auteur, négligence ou butée de la pensée, qui peut être entendu comme appel, non à l'indulgence, mais à une instance tierce susceptible de reprendre et d'engager avec l'auteur et à sa charge, une procédure de clarification. Ces textes méritent donc d'être travaillés à nouveau, discutés à partir de leur manque d'adresse c'est-à-dire de leur difficulté à se poser suffisamment comme premier temps d'un échange potentiellement infini. L'écriture devient l'objet d'un travail commun avec le tiers dans la mesure des liens symptomatiques qu'elle entretient avec l'objet d'étude.
- 16 La difficulté se traduit souvent par l'hésitation entre le « je » et le « nous ». La première personne du singulier signe apparemment un engagement plus personnel alors que le « nous » marque une certaine distance. Les textes alternent souvent les deux formes, réservant le « je » à l'observation clinique et le « nous » à la réflexion théorique. La question de la distance est ici centrale : jusqu'où l'auteur peut-il s'engager et intervenir en personne au cœur du texte ou au contraire s'en retirer au point de recourir à la première personne du pluriel qui côtoie le « il » dépersonnalisant et anonyme ? En fait la question n'a que peu d'importance. Car l'apparence d'un engagement personnel peut fort bien cohabiter avec un manque d'adresse. Inversement le « nous », plus prudent, peut s'intégrer à une stylistique profondément marquée par la présence du sujet. À partir du moment où l'auteur prend une option et la tient (« je » et/ou « nous ») il peut concentrer toute son attention sur l'adresse du style. Cette attention porte essentiellement sur la façon dont il communique ce qu'il a éprouvé, compris mais aussi sur ce qui est pour lui resté confus et incompréhensible. Il n'existe pas de recette

absolue : chacun peut se sentir à l'aise avec des phrases courtes et équilibrées ou, au contraire, de longues séquences rythmées. L'essentiel est de clarifier l'expression et d'éprouver un plaisir suffisant à la relecture du texte.

- 17 Cette opération rencontre une série de difficultés qui tiennent, pour une part, au processus d'écriture lui-même. Le texte brut achevé met un terme au travail de réflexion et d'élaboration qui a souvent découragé l'auteur en l'obligeant, de proche en proche, à réduire et affiner ses objectifs. C'est donc bien souvent un moment creux, d'allure fondamentalement dépressive, qui accompagne la fin de rédaction. Une expérience s'achève et le soulagement ressenti est doublé par un sentiment de perte. Un travail de deuil s'engage alors, imposant d'accepter et d'investir le travail tel qu'il est en renonçant à son double merveilleux. Le texte mérite désormais une attention spécifique : jusque-là il fallait le créer, maintenant il faut le « fourbir ». La résistance opposée à cette entreprise se pare de diverses rationalisations, fatigue, manque de temps ou indifférence affichée, mais elle repose le plus souvent sur une double conflictualité. L'une saisit le texte comme objet « fécalisé », sorti de soi, et répugne à le modeler. L'autre renonce à l'améliorer comme s'il ne fallait surtout pas faire mieux. Le manque d'adresse du style relève souvent d'un compromis entre le désir et la crainte de réussir. La rencontre avec le tiers permet de faire évoluer ce dangereux équilibre vers un palier d'organisation moins coûteux mais plus exigeant.
- 18 Il suffit parfois de relire ses travaux quelques mois plus tard. Les enjeux qui présidaient à leur écriture sont levés. Le texte subsiste et l'auteur, cet autre qu'il est devenu, peut tranquillement le reconnaître comme sien, avec ses qualités et ses défauts, sans se sentir pour autant saisi par l'ancienne conflictualité. Cet écrit plus ou moins habile conserve sa fonction d'adresse. Certains textes, par contre, semblent vides et inhabités. Partis sans laisser d'adresse ils ne se reconnaissent plus. Si les paroles s'envolent, les écrits quelquefois se perdent...

Alain Ferrant

Maître de conférences à l'Institut de Psychologie de l'Université Lumière Lyon 2

IDREF : <https://www.idref.fr/055241190>

ISNI : <http://www.isni.org/0000000066545354>

BNF : <https://data.bnf.fr/fr/13613410>

Publications

Des hommes et des œuvres

Bernard Chouvier et Sabine Gigandon-Vallette

NOTES DE LA RÉDACTION

Propos recueillis par Sabine GIGANDON-VALLETTE.

NOTES DE L'AUTEUR

Rencontre avec Bernard CHOUVIER à propos de Jorge-Luis BORGES, auquel il a consacré son dernier ouvrage, dans une suite de travaux sur l'art, la littérature et leur approche psychanalytique. *Jorge-Luis Borges, L'homme et le labyrinthe*, Presses Universitaires de Lyon, 1994, 156 p., 105 F.

TEXTE

Canal Psy : Monsieur CHOUVIER, après beaucoup d'ouvrages théoriques en psychologie et psychanalyse, pourquoi avez-vous choisi de travailler sur BORGES, et sous ce titre *L'homme et le labyrinthe* ?

Bernard CHOUVIER : Eh bien, parce que BORGES est un auteur qui a une place à part dans la littérature. Il est à la fois de notre époque et de toujours. C'est quelqu'un de si singulier qu'on ne peut véritablement le classer, lui assigner une place définie. Vous comprendrez, dès lors, qu'un tel auteur puisse intéresser la démarche psychanalytique.

Si j'ai choisi d'intituler mon livre *L'homme et le labyrinthe*, c'est pour mettre en évidence deux idées majeures. La première, c'est que le labyrinthe est une figure essentielle chez BORGES. Il n'a cessé d'ourdir des labyrinthes compliqués, étranges configurations dans lesquelles l'homme se perd tout en perdant son âme. Cela va du mythe antique orchestré par Dédale au mythe moderne d'un monde inquiétant construit comme la reproduction infinie d'une bibliothèque. Alors, j'ai voulu percer le secret d'une telle fascination labyrinthe : pourquoi BORGES est-il « pris » par le labyrinthe ?

La seconde, c'est que BORGES a toujours su garder une dimension humaine, quel que soit le côté abstrait et comme désincarné de son œuvre. Derrière toutes les idées, derrière toutes les fictions et tous les artifices, on retrouve toujours un être de chair, un auteur qui vit, avec ses sensations et ses émotions. Autant de considérations qui invitent à faire « la psychanalyse » d'un tel auteur. Qu'est-ce qui s'est passé dans sa vie, quelles épreuves ont été les siennes, quelles souffrances l'ont parcouru pour qu'il ait mis en œuvre une écriture si extraordinairement belle et vraie ?

Bernard CHOUVIER est professeur de psychologie clinique et de psychopathologie à l'Université Lumière Lyon 2. Il est l'auteur de *Militance et inconscient* (PUL, 1982) et a publié également de nombreux articles sur les processus de la création littéraire, notamment à propos de Samuel BECKETT, Henri MICHAUX et Georges ORWELL.

C. P. : Vous prenez, en quelque sorte, la défense de BORGES malgré lui et contre ses détracteurs qui lui reprochent une construction littéraire trop froide, notamment en réintroduisant l'affect et la généalogie.

B. C. : Tout à fait. L'œuvre de BORGES n'a que l'apparence d'un édifice somptueusement ciselé mais froid. Derrière l'architecture, il y a l'affect constamment présent.

Les personnages de BORGES sont des personnages hors du commun, tantôt étonnants, tantôt pittoresques, toujours en proie à un destin singulier. Ce sont des hommes et femmes qui, tout au long d'aventures parfois rocambolesques, cherchent à déterminer le *chiffre* de leur être véritable. Quête de soi mais aussi quête initiatique, à travers laquelle l'identité se forge à travers toute une suite d'étranges métamorphoses.

On le voit, dans le monde de BORGES, c'est le rêve qui prédomine et les choses, les événements comme les objets s'enchaînent avec la logique du rêve. Pour bien comprendre BORGES, il faut entendre ce qui, de lui, se cache dans son écriture.

C'est vrai que la généalogie a une grande place dans ses textes. Sa famille, aussi bien du côté de son père que de sa mère, est liée avec l'histoire même de l'Argentine et de l'Amérique latine. Il a des ancêtres qui se sont brillamment illustrés dans la guerre d'Indépendance contre les Espagnols, au siècle dernier. D'autres ont participé aux luttes intestines qui ont déchiré son pays, pendant de longues années. Dans tous les cas, BORGES a cherché à démêler sa propre histoire de l'écheveau compliqué que constituait ce long cortège d'illustres ancêtres. Il a cherché, tout à la fois, à susciter leur protection narcissique et, tel Œdipe, à se construire seul, par-delà le lourd poids du passé et du destin.

C. P. : Au passage du rappel que vous faites de faits biographiques pointent des éléments de psychopathologie. Quelle est la fonction psychique de l'écriture pour BORGES ?

B. C. : Là, vous touchez quelque chose d'essentiel chez BORGES, l'écriture c'est *tout*. Il a tout misé sur son œuvre, sa vie, son avenir, son identité. Et la réussite a été à la hauteur de l'enjeu : il est devenu l'un des auteurs les plus importants de ce siècle.

Alors comment ça fonctionne ? Vous faites allusion à certains événements cruciaux de sa vie. C'est vrai que, vers 1938, son existence a failli s'arrêter brutalement. Un banal accident – il se cogne le front contre une fenêtre ouverte –, manque de très mal tourner. La blessure s'infecte, il reste pendant plusieurs jours à délirer, entre la vie et la mort. Quand il revient au monde – c'est pour lui une véritable naissance –, il est sur son lit d'hôpital et sa mère est à son chevet. Elle ne le quittera plus, jusqu'à ce qu'elle meure, à 99 ans. C'est effectivement auprès de sa mère, une mère omniprésente et inspiratrice, que BORGES trouvera la grâce d'écrire et forgera ce style si original qui est le sien. Il explore, à travers les contes et les textes poétiques qu'il réalise, toutes les facettes de l'inquiétante étrangeté et il trouve là une manière particulièrement signifiante d'élaborer et de traiter les fantasmes et les angoisses qui l'habitent. On peut parler à ce propos, je crois, d'un authentique travail de sublimation. Le *borgésien* est devenu ainsi, plus qu'un style, une véritable tournure d'esprit. Et, pourquoi pas, une nouvelle figure de l'être ?

C. P. : Pour finir sur une question clin d'œil : psychanalyse et littérature, laquelle apporte le plus à l'autre ?

B. C. : Pour un clin d'œil, c'est un clin d'œil. Je ne pense pas qu'on puisse trancher dans un tel débat. Qui apporte plus à l'autre, la psychanalyse, la littérature ? Non, je crois que tout le monde y trouve son compte. Les littératures enrichissent leur approche propre en trouvant un appareil conceptuel qui leur permet d'approfondir certains aspects de la sémantique et de la stylistique. La psychanalyse trouve, de son côté, un champ d'application parfaitement adapté à sa conception des rapports de la psyché et des productions humaines. L'œuvre d'un auteur est un terrain de recherche excellent, pour qui cherche à découvrir le latent sous le manifeste et à clarifier, selon une logique unitaire de l'appareil psychique, ce qui relie un sujet à ses actes et à l'autre.

Depuis FREUD, l'œuvre littéraire, en elle-même comme dans son lien avec la vie de son acteur, continue d'inspirer la psychanalyse parce qu'elle en est aussi, à sa manière, la confirmation.

AUTEURS

Bernard Chouvier

IDREF : <https://www.idref.fr/026788489>

ISNI : <http://www.isni.org/000000008081555X>

BNF : <https://data.bnf.fr/fr/11896796>

Sabine Gigandon-Vallette

À propos

Le CFP prépare sa rentrée

Patricia Mercader

PLAN

Conditions d'accès
Dispositif pédagogique
Coût d'inscription

TEXTE

- 1 Le Contrat de Formation Personnalisé atteint sa vitesse de croisière l'an prochain : les trois niveaux – deuxième année de DEUG, licence et maîtrise – seront organisés **complètement**, c'est-à-dire les deux demi-années de chaque niveau.

Conditions d'accès

- 2 Le CFP est réservé aux étudiants salariés à plein temps au moment de leur demande, et pouvant justifier de cinq ans d'activité professionnelle, ainsi qu'aux mères d'enfant(s) de moins de six ans – le cas d'un jeune père en congé parental ne nous a pas encore été soumis, mais bien sûr, nous l'examinerions avec l'équité et la bienveillance qui s'imposent...
- 3 Le CFP est soumis à un *numerus clausus* : nous ne pouvons pas accueillir plus de trois cents étudiants au total. Nous ne pratiquons pas de sélection spécifique et nous acceptons les étudiants qui remplissent les conditions d'accès énoncées ci-dessus dans l'ordre où ils se présentent. Tous les étudiants qui veulent s'inscrire doivent cependant avoir un entretien avec un responsable, afin de mettre au point ensemble le programme de l'année et d'élaborer le contrat, et, pour les nouveaux étudiants, déposer une demande d'accès par validation d'acquis auprès de l'Institut de Psychologie (voir p. 12).

Dispositif pédagogique

- 4 Le principe essentiel du CFP est que les étudiants mettent deux ans pour préparer chacune de leurs années d'études (deux ans pour la deuxième année de DEUG, deux pour la Licence et deux pour la Maîtrise), en ne se déplaçant à l'Université que le samedi, et le moins souvent possible.
- 5 Les cours magistraux, qui ont lieu en semaine, sont enregistrés à l'intention du CFP sur cassettes audio. L'exploitation de ces cassettes suppose d'y consacrer en moyenne cinq à dix heures par semaine. Elles sont rendues par les étudiants dans un délai raisonnable, car elles restent la propriété matérielle et intellectuelle de l'Université.
- 6 Les travaux dirigés, qui représentent donc en principe une demi-année, sont regroupés sur dix à dix-huit samedis selon les années entre début octobre et fin mai. Les mêmes samedis, les étudiants participent à un groupe d'élaboration, dont l'objectif est d'échanger, ensemble et avec un enseignant, sur le contenu des cours magistraux, parfois difficile à intégrer dans le seul tête à tête avec un magnétophone ; ce groupe d'élaboration, où se construisent aussi des liens de solidarité, est un élément tout à fait essentiel et original du processus de formation.
- 7 L'année prochaine, tous les TD obligatoires seront organisés les samedis ; il ne nous est pas possible d'en faire autant avec tous les TD optionnels. Le CFP vous propose donc des choix limités, qui vont cependant en s'élargissant en fonction des possibilités et de vos demandes (voir encadré). Cependant, si vous pouvez vous déplacer en semaine, rien ne vous empêche de prendre d'autres cours et TD en plus.
- 8 Enfin le dispositif comprend l'abonnement au journal de liaison *Canal Psy*, avec un supplément CFP.

Coût d'inscription

- 9 Le CFP est mis en place comme une action de formation continue, et comme tel, il est plus onéreux que la scolarité habituelle : pour l'année 1995-1996, le coût en sera de 2 300,00 F, inscription

administrative incluse. Cette somme comprend aussi l'abonnement à *Canal Psy* et le bénéfice d'un secrétariat pédagogique et technique particulier, ouvert du lundi au vendredi de 13 h 30 à 14 h 30 et de 17 heures à 19 heures, ainsi que les samedis de regroupement de 12 heures à 14 heures.

- 10 Sous certaines conditions juridiques précises, des financements peuvent parfois être obtenus (renseignements auprès du Département de Reprises d'Études, au titre de la Formation Continue, voir p. 12).

Enseignements optionnels organisés les samedis en 95-96

En DEUG, le bloc complémentaire est PCE 3-4.

En licence, nous donnons priorité aux options cliniques (TOP-TER du 2^e semestre), bien que nous espérons pouvoir offrir aussi d'autres possibilités, notamment dans les orientations cognitive et sociale.

En maîtrise, nous organiserons une dominante clinique et une mineure sociale.

AUTEUR

Patricia Mercader

Responsable pédagogique du CFP

IDREF : <https://www.idref.fr/033840350>

ISNI : <http://www.isni.org/0000000044570831>

BNF : <https://data.bnf.fr/fr/12465700>